Document generated on 06/05/2025 4:46 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Le printemps trop tardif de Monsieur Jacques

Hugues Corriveau

Number 54, December 1993, January–February 1994

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19530ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Corriveau, H. (1993). Le printemps trop tardif de Monsieur Jacques. *Nuit blanche*, (54), 32–33.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le printemps trop tardif de Monsieur Jacques

Nouvelle inédite de Hugues Corriveau

à André Jacques

Monsieur Jacques n'aime rien tant que le printemps. Surtout son commencement onirique, son espoir renouvelé. Il en reçoit comme une fièvre, un désendeuillement. C'est bien ça, Monsieur Jacques est un mélancolique. Il ne répugne pas, tôt le matin, à enfiler ses bottes, à s'étrangler dans sa crémone, à revêtir son parka pour renifler ici un bourgeon, là un narcisse enfin éclos, les perce-neige, les digues qui chavirent, pour entendre les violons ombreux de l'aurore, bref, Monsieur Jacques est parfois bien poétique. Mais que faire quand le printemps irrigue son propre sang, quand le miracle de la nature nourrit son propre corps, quand l'orgueil empourpré d'un coquelicot rougit son œil, et qu'on a, en mémoire, un arsenal de rêveries appropriées pour chaque événement du monde? Que faire quand on considère, par philosophie, qu'à chaque chose revient sa place naturelle? «Comme la venue du printemps, dit toujours Monsieur Jacques, aussi inévitable que l'arrivée du printemps.» Se casse-t-on une jambe là, glisse-t-on sur une plaque de glace ici, et voici qu'il rapplique, encourageant, et qu'il décrète: «Ce destin était pour vous aussi inévitable que l'arrivée du printemps.» Voilà ce qu'il dit, Monsieur Jacques, à qui perd espoir. Mais on sait à quel point cette notion peut être aléatoire dans un pays où le moindre courant d'air fait tourner la tête des saisons, rend molle la moindre décision. Comment alors se fier à rien, comment être sûr de son sort, de sa vie, de son avenir? Monsieur Jacques, secrètement, est un inquiet. Et cette année, le 14 avril précisément, il a neigé tant et plus!...

Vingt centimètres de neige et du verglas. C'est sans retenir la pluie maussade, la sombre perspective des jours. N'avait-il pas souffert aussi des vingt centimètres le 4 avril et des moins vingt degrés Celsius le 20 mars, jour du solstice? Vraiment, Monsieur Jacques ne s'y reconnaît plus. Il fait de l'angoisse. Il regarde la vie passer sur les événements comme si cette malédiction n'était qu'une suite d'incohérentes anomalies, comme si lui-même, au milieu de ce fatras de chiffres météorologiques et de statistiques métriques, n'était qu'un nombre aléatoire, une sorte d'exsangue excroissance humaine dans le hasard de la production des espèces. Monsieur Jacques ne sait plus trop à quoi s'en tenir, droit et morfondu devant la grande vitrine du salon, en admirant son si beau village, son si beau lac, son si beau chemin de traverse, et l'incongruité de l'hiver qui perdure.

Il fait un effort surhumain pour imaginer que, tantôt, il ira déglacer sa voiture, dégivrer les vitres, acheter *Le Devoir*, se tenir coi devant les imprévisibles événements de ce monde. Monsieur Jacques s'égare un peu. Il souffre, il hésite, il est perplexe. Devant ce bouleversement, il ne reconnaît plus très bien où il en est. Il se demande s'il devra dorénavant renoncer à ne croire en rien, si même il devra douter de lui-même.

Il se trouve que, pendant cette rêverie sur la précarité des certitudes ancestrales, sur la relative imprécision des météores et des hortensias, de l'autre côté de la rue, des enfants jouent. Est-ce un hasard ou de la mauvaise volonté de sa part, toujours est-il que Monsieur Jacques ne les a pas encore aperçus, trop absorbé par sa déroute personnelle, par le tour fantastique que cette année est en train de lui jouer. Il est catastrophé. Quoi qu'il en soit, avec son désir si envahissant du printemps, son besoin forcené qu'il apparaisse devant lui, à l'heure exacte où il devrait resplendir de tous ses feux, Monsieur Jacques ne peut s'empêcher de nier la réalité, les faits implacables qui lui dénient quelque possibilité d'espoir, qui le renvoient aux limbes de l'impropre, de l'informel. Monsieur Jacques se défait un peu.

Or, voici qu'un mouvement brusque, ou l'éblouissement d'un vêtement coloré, ou un cri de joie, ou enfin un quelconque adjuvant attire son attention et qu'il les voit! C'est peu dire qu'il les voit, il les gobe, les avale plutôt en une vision complète, unique et meurtrière. Monsieur Jacques est sidéré, ni plus ni moins! Le voici béat, bouche bée, terrifié même devant ce que les enfants font! Car ils font bien quelque chose ces enfants-là, quelque chose d'audacieux, de vil et de terrifiant, quelque chose qui met le monde à l'envers, à néant même, un 14 avril: ils font un bonhomme de neige! Monsieur Jacques non seulement n'en croit pas ses yeux, mais refuse, réfute complètement ce qu'il saisit pourtant très bien, s'abstrait, s'angélise, se volatilise en une pensée si haineuse, si hargneuse que les traits de son visage en sont devenus légèrement bleus, d'un beau bleu de neige, un soir d'hiver de pleine lune!

Un léger étouffement, un étranglement, enfin un bruit de gorge le fait hoqueter, trembler un peu, revenir à lui. Les enfants, devant, avec un débordement de joie intempestif, ramassent à la pelle les oripeaux du printemps en allé, modèlent et sculptent, roulent et forment, donnent corps à leur personnage inouï, encapuchonné de laine, emmitouflé d'une grande crémone rouge, les yeux noirs comme du charbon, le nez orange comme une carotte, la pipe fichée à sa bouche peinte, ses bras levés au ciel en une grande harmonie universelle. On croirait Monsieur Jacques implorant les éléments! Et rivé à la fenêtre de sa maison blanche, Monsieur Jacques ramasse sa colère, focalise sa haine accumulée en un seul point du jour, l'enfouit au cœur de la glace de ce bonhomme enchevêtré qui le nargue, qui tue ses amours insensées, ses attentes passionnées d'une symphonie printanière des sens et de la nature. Monsieur Jacques est un peu exalté. L'être de neige, ignoble, le raille du rayon noir de ses pupilles, le surprend dans sa fragilité. Monsieur Jacques pleure, désemparé. «Ce ne serait donc pas encore le printemps?», se dit-il, dubitatif et si fragile. «Quelque présage m'aurait échappé dans les horoscopes, aruspices, cartes du ciel et almanachs?»

Effondré, il se met à grogner, à fustiger l'immonde personnage au bedon provoquant autour duquel les enfants en cercle dansent la sarabande. Et c'est à cause de ce dérisoire pantin de glace que l'ignominie s'infiltre pour la première fois de sa vie, qu'il s'apprête à poser un geste d'une innommable bassesse. Tranquillement, la détermination de Monsieur Jacques s'impose, s'affermit. «Grand dieu! Les enfants du voisin font un bonhomme de neige. Cette nuit, j'irai le démolir à grands coups de pelle.» Voilà, c'était dit. Il n'allait pas, en plus de la peine qu'il avait de voir la pousse des fleurs retardée, s'en laisser imposer par des petits morveux qui lui signifiaient la bêtise de ses innocentes attentes, de ce qui, pour lui, était primordial. Bref, il se mit à rêvasser à propos du temps qui passait lentement en cet après-midi, se prit à espérer, inlassablement, la venue de la nuit. Tout était prêt. Ses vêtements chauds, depuis des heures, étaient posés sur le dossier d'une chaise près de la porte; et attention étonnante, il avait même lavé sa pelle. Tendrement nettoyée, remise à neuf, éclatante comme un soleil vif et froid au cœur de la nuit, la palette de tôle luisante et propre, étincelante. Il envisageait les événements d'une manière plus calme maintenant. L'heure prendrait un autre sens. Quand il en aurait fini avec l'objet, à l'aube, viendrait la grande fonte inaugurale, tel un gigantesque cataclysme qui redonnerait au temps présent sa juste mesure humaine. Il mettait de l'emphase dans chacune de ces scènes pour rendre plus dramatique encore le cérémonial pour lequel il se parait. Monsieur Jacques se trouvait grandiloquent.

Alors, il sort, bien vêtu, par la porte arrière, contourne sa si noble demeure, et le voit. «Le premier quart de lune est visible depuis la veille et jette sur la vive campagne glacée une ombre argentée aux multiples bruissements de cette si belle nuit», se dit-il, métamorphosant le moment inouï qu'il s'apprête à vivre. Et c'est en une gambade presque enfantine que, tête première, il s'abat sur le bonhomme, que, tranchant ici, saccageant là, l'objet de sa fureur se déconstruit. Décapité, il disparaît, n'est plus qu'un tas informe sur le parterre des voisins.

Battant vite en retraite, Monsieur Jacques n'est pas peu fier de lui. Mais voici que, de nouveau, il pense. Au lieu de laisser filer la nuit, d'aller fêter seul son exploit, voici qu'il se rend compte de ce qu'il vient de faire, que l'évidence stupéfiante, mais non moins réelle, de son erreur le cloue sur place: «Mais pourquoi lui, se dit-il, pourquoi cette chose inoffensive?» Ainsi, il voit la tragédie parfaitement claire, parfaitement nette. «Et si demain, les enfants recommençaient?» Il s'arrête. La nuit est idéale. Une vague chaleur s'installe au-dessus de l'univers. Monsieur Jacques commence à attendre que l'aube vienne. «Vers sept heures, au plus tard à huit, j'en aurai terminé d'eux.» Il attend, caché derrière un des si beaux et si gros arbres qui enjolivent sa si grande propriété. Il tient chaudement sa pelle contre son cœur, en affûte le tranchant du bout du doigt, en ponce le fil aigu. Il cherche à dessiner le portrait du premier gamin qui se pointera tantôt pour apprécier le dégât, pour récupérer la crémone, la tuque, la pipe, les loques hideuses qui habillaient la forme immonde qui a fini de le narguer. Alors, Monsieur Jacques, comptant sur la tranquillité de la nuit, rêve que c'est en un éclat fulgurant de rouge écarlate que va surgir, à l'aube, le printemps. Dorénavant, il pourra ne plus craindre les infâmes jeux d'enfants qui remettent en cause ce qui lui importe le plus au monde, soit l'arrivée inévitable du soleil sur ses premiers crocus. ■

Nouvelle extraite de *Courants dangereux*, à paraître en mars 1994, aux éditions de L'instant même.